

L'ARCHE *Editeur*

Franz-Xaver KROETZ

Marie Madeleine

Traduit par
Gaston JUNG

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

A. 14

MARIE MADELEINE

Comédie en trois actes
d'après Friedrich Hebbel

par FRANZ XAVER KROETZ

texte français de Gaston Jung

Personnages

Papa
Maman
Marie
Charles
Léo
Pierre
Hubert
Inspecteur
Policier

La langue est de l'allemand parlé avec des éléments de dialecte du Sud. En Français on a choisi également la langue parlée avec des expressions de l'Est de la France.

ACTE PREMIER

1. Mariage

Tout à fait

Marie : Vachement moderne.

Maman, souriant : Ça me va ?

Marie : Moi, Ça m'irait aussi.

Maman : C'est à moi.

Marie : Raccourcir un peu et ça m'irait. *Un peu raccourci et ça m'irait*
"Dernier cri : la mode grand'mère" *"Le dernier cri: des habits de grand-mère"*
c'est connu. *comme on sait*

Maman : Alors que je suis ta mère.

Marie : Qu'est-ce que ça fait ?
Vachement chic.

Maman : Ça a été la mode dix fois déjà. *Ça été à la mode et pas à la mode*
Souriant : On n'a rien inventé !

Marie : Tu me la donnes ? *Tu me l'offres ?*

Maman : Il y touches pas à ma robe de mariage *ma robe*
Je la mettrai à mon enterrement.

Marie : En attendant tu me la prêtes !

Maman : Touche pas je t'ai dit. *Touche pas à ça*
Je la mettrai dans ma tombe. *mon cercueil*
Tu dois respecter des dernières volontés. *Non dernière volonté, il faut qu'il*
Et tu feras bien attention qu'on ne me mette rien d'autre
quand je serai morte. *Surtout, ne me fais rien mettre d'autre*
et que je ne pourrai plus me défendre.

Marie : Quand je serai morte ils peuvent me mettre en blue-jeans
dans la tombe si ça leur prait.

Ça m'est bien égal
Je me fous (complètement) de quoi j'ai l'air, que j'ai
quand on pourra plus me regarder. *être regardé*

Maman : Toi peut-être, parce que t'as pas de sentiment. *prété*
Moi pas.

Moi je sais
ce qui se doit ! *que je me dois !*

Secoue la tête
Pas croyable tout ce qu'ils veulent vous prendre.
Ces enfants, Et sont envieux.

Silence.
Cette robe est mon plus beau souvenir
et ça elle là
personne ne doit y toucher n'a le droit d'y mettre la main
sauf moi.

Elle range la robe.
Oui. Ça tu pourras me la mettre
quand je ne serai plus là. *une fois que je n'y serai plus*
et que je serai dans le royaume des ombres.

Fait oui de la tête
Qui sait *m*

parce qu'il faudrait bien aller de l'autre côté, dans le royaume des ombres

ce qui vous attend là-bas
et comme ça peut ~~venir~~ vite ! *aller*

Marie : ~~Ne~~ Sois pas sentimentale !

Maman : Sentimentale, quand on parle de ~~mourir~~ !
~~Opine de la tête.~~ *la mort !*

Marie : *elle fait à peu*
Enfantin.

Maman : Quand tu y seras *Alors je te demande,*
je te demanderai *quand tu en seras là*
si tu trouves ça enfantin
de mourir. *Saluée*
Quand on se ~~revoira~~ *après* dans l'au-delà !

Marie rit

Maman : Un jour on me la ~~nettoie~~ *nettoie par le côté vide*, quand mon corps sera raide.
C'est aussi sûr que l'amen *après* la prière.

Marie : Peut-être.

Maman : C'est comme si j'y étais.

Marie : Si tu continues / tu vas mourir *à force de te l'imaginer* [rien qu'en te faisant des
comme ça, imaginations.]

Maman : Alors que j'étais *tellement* ~~très~~ malade.

Marie : La moitié en imagination.

Maman : Qu'est-ce que t'en sais ~~!~~ !
Alors que j'étais 8 semaines à l'hôpital !

Marie : Mais c'était pas ~~un~~ cancer.

Maman : Parcequ'il n'y a pas de cancer au coeur.

Marie : ~~Je te l'ai dit~~ *justement.*

Maman : Qu'est-ce que tu connais à la santé
alors qu'il ne te manque rien.
Mort est mort, à cause du coeur ou ^{de} du cancer.
Quand on est mort on Silence. *que ce soit le.*

On ne pense pas assez à sa mort.
Tout devient noir et les lumières s'éteignent.

Marie : Où t'as lu ça ?

Maman : *Tu n'as aucun* ~~T'as pas de~~ respect *de* devant la mort,
~~et encore moins~~ devant moi.

Ne m'en parle plus
Même ~~pas~~ les enfants
~~sont~~ une consolation
quand ~~le moment arrive~~ *on en est là*.
Silence.

Alors qu'il n'y a rien dans ~~la~~ *ma* vie
~~dans ma vie~~
que je devrais regretter. *Qui ^{me} mériterait le* ~~qui~~ *dirait* ~~de~~ repentir.
Nous on est catholiques et on a fait ce qu'on a pu.
Qu'est-ce qu'on veut de plus ?

Avec le peu que ton père rapportait à la maison
on a monté un magasin de chaussures.

Silence.

on a fait marcher papa

Exactement.

Je te l'~~dis~~.

Alors qu'on est une famille de quatre personnes et que ton frère ne vaut rien et que tout le monde veut manger à sa faim.

Qu'est-ce qu'on veut de plus ? ^{pour}

On a toujours eu bon ^{du} coeur ~~avec~~ les pauvres !

Encore hier un billet de cinq marks pour les oeuvres des cimetières militaires.

Alors qu'on a eu aucun mort au front dans la famille.

[D'abord il faudrait que tout le monde soit comme ça.

Après ils peuvent parler.

Caritas, ^{on en parle}

l'Aide aux jeunes mères,

SOS Villages d'enfants,

le Musée de l'Armée à Munich !

Terre des hommes et

la Société protectrice des animaux.

Tout ce que tu veux. ^{fait}

Nous on a donné notre part. ^{aucun fait}

Si tous les autres en donnent autant

il n'y aurait plus de misère sur la terre.

Ça ~~est~~ sûr. Silence ^{peut}

La peur qui vient avant ~~est~~ inévitable.

Avant la dernière heure.

On se ~~sent~~ nue comme un ver !

Je sais.

Vouloir tout recommencer ^{de toute}

et baisser les yeux

devant le bon Dieu. ^{à quelque chose}

~~Alors que rien ne sert plus à rien.~~

Silence.

J'ai une telle peur de mourir ^{la mort}

que je ~~peux~~ le dire à personne.

Marie : Ne t'énerve pas et pense à ton coeur.

Maman : ~~Ça j'ai bien récupéré.~~ ^{Je puis de nouveau bien en elle}

Mais on a bien le droit de penser un peu. ^{à son}

J'ai été malade et on apprend à se connaître.

Peut-être ^{je} serais couchée là, morte,

si le bon Dieu n'avait pas pensé : ^{il} n'était pas dit :

On ~~va~~ lui donner encore une chance.

Elle va retourner à la vie ^{qu'elle sera} ~~si~~ ^{elle} ~~se~~ ^{sent} ~~bien~~ ^{de}

et elle va mieux comprendre. ^{Et} ~~on~~ ^{se} ~~retrouve~~ ^{là}.

Marie : Tu crois que le bon Dieu n'a rien d'autre à faire ? Il ferait mieux de s'occuper des enfants aux Indes.

Maman : Ça il peut le faire quand même. D'abord il doit s'occuper des catholiques. C'est bien notre bon droit alors qu'on a tant fait pour lui.

Marie rit.

une personne de chez nous est tombé à la guerre

Que quelqu'un en fasse d'abord autant

les autres

Quand plus

l'nl

il faut bien qu'on ait

Mme

Maman : Pour les pensées de ta ^{mère} ~~mère~~ tu n'as pas de coeur.
Sois contente qu'on pense ~~à~~ quelque chose !
D'autres enfants ont des parents ~~qui sont très~~ différents.
Silence.
Je vais encore faire un saut à l'église.
Ça je l'ai appris, depuis que j'étais malade.
~~Au seuil des ténèbres !~~

Marie : Je ^{ne} crois pas en Dieu. *A la croisée des chemins*

Maman : Tu es jeune.
C'est pour ça.

2. Fils prodigue

Charles, beau et bien habillé :

Bonjour mes toutès belles.
Est-ce que j'aurais un ticket
avec ma soeur,
si je n'étais pas son frère ?

Marie : T'es cochon !

Maman : Si j'avais dit ça devant ma mère !

Charles : Ma mère c'est ma mère
et ta mère
c'est ta mère.

Marie : Ce mec a un bracelet en or.
Où est-ce que t'as encore trouvé ça ?

Charles : T'en as pas toi ?

Marie : Moi je suis une femme.

Maman : Voilà.

Charles : La beauté n'a pas de frontières.

Marie : Et d'où tu l'as ?

Charles : D'où tu l'as.
Volé, quest-ce que tu crois.

Maman : Ce sont des choses qu'on ne dit pas.

Charles : Quand on fait des heures supplémentaires comme moi dans la
vie,
on peut aussi se payer des trucs.

Maman : Paye les dettes que tu as partout.

Charles : Il n'y a que ceux qui n'ont pas d'argent qui n'ont pas de
dettes.

Maman : Crétin.

Charles : Je te l'dis. Tu peux m'en prêter un peu ? Jusqu'après-
demain.

Maman ne répond pas.

- Charles : T'as plus mal au coeur, mais t'as mal aux oreilles ?
- Maman : Rien du tout. Pas un centime je te prête.
Je me le suis bien dit,
quand le fils fait son apparition,
il veut quelque chose.
Je n'ai pas un sou.
- Charles : Plus d'argent de ménage pour tout le mois ?
Et qu'est-ce qu'on mange alors ?
- Maman : Pour le ménage j'ai toujours ce qu'il faut.
- Charles : Et ben voilà.
- Maman : Non.
- Charles : Vous n'avez qu'à manger pendant une semaine des patates et
du lait.
Ça donne des joues rouges et des fesses rondes.
Et on trouve 50 marks pour moi.
- Maman : Pas un pfennig.
- Charles : Alors il faut une effraction.
Et c'est la faute à qui
quand
son propre fils
finit en prison ?
A toi.
Silence.
Tu me les prêtes les 50 marks ou pas ?
- Maman : Non.
- Charles : Alors qu'est-ce que je fais encore là ?
J'ai pas le temps en ce moment.
- Maman : Raconte-moi quelque chose d'agréable.
- Charles : Chez moi tout va bien.
- Maman : Pas chez moi.
J'ai des soucis.
- Charles : Parceque tu es insatisfaite.
Permetts à un homme qui connaît les femmes de te dire ça.
Donne moi 50 marks et tu te sens mieux.
- Maman : On ne peut pas parler sérieusement avec toi.
Tu arrives
tu m'énerves
et te voilà reparti.
Et avec ça on doit encore t'aimer.
- Charles : J'ai la voiture de service en bas.
J'ai pas fini ma journée.
Ce soir il y a une petite fête
et la banque est déjà fermée.
J'ai oublié.
- Marie : Quelle fête ?

Charles : J'en connais un qui a une maison
en plein dans la forêt.
Un pavillon de chasse comme on dit
qui est à son père.
Là on fait une fête
avec des amis.
J'en suis.

Marie : Une fête forestière.

Charles : Je te l'dis. Une petite fête tranquille.

Maman : Et avec qui tu vas là ?

Charles : Seul. Pour un homme, il n'y a qu' ça.

Maman : Tu es un vaurien.

Charles : Il faut être prêt à tout.

Maman : Dire que ça c'est mon fils.

Charles : Prête-les-moi, les 50 marks.

Maman : Ne recommence pas.
Papa me fait des reproches
si je te les prête
et à la fin du mois je n'ai plus rien.
Parceque tu me les rendras pas.
20.

Charles : 20 c'est comme pisser dans un violon.
50.

Maman : Jusqu'après-demain, t'as dit.

Charles : Je te l'jure. Le temps d'aller à la banque.

Maman : Tu dis ça chaque fois.
Mais s'il est
invité à une fête forestière,
il ne peut pas venir
les mains vides.
Tiens.
Elle lui donne un billet de 50 marks.

Charles : Sans toi maman...!
Il lui donne un baiser.

Maman : Pour me remercier tu restes dîner.
Papa va être content.

Charles : Le temps c'est de l'argent.
Je fais un saut demain, si ça va.

Maman : Viens demain.
Et raconte comment c'était.
Ça je l'ai bien mérité.

Charles : Ça d'accord.
Ben voilà.
La maison vous envoie ses remerciements.
A bientôt !

Maman : Fais attention à toi
et fais pas de bêtises.

Charles : Pas de danger, quand j'ai du fric .
Sinon j'aurais pillé le tronc
à l'église.
Désespoir !

Maman : De moi il doit y avoir un mark dedans, d'hier.

Charles : Tu vois !
Tchiao !
Il sort.

Marie : Fous le camp.

Maman : A bientôt.
A demain.

3. Il faut ce qu'il faut.

Maman : C'est ça la politesse ?
Se ballader.
Passer nous voir par hasard.
Emprunter de l'argent et puis disparaître.
Si j'avais osé faire ça avec mes parents !

Marie : Il est autonome.
Moi aussi je m'en vais bientôt.

Maman : Avec vous on a rien que des soucis.
Et pourquoi on avait besoin d'avoir des enfants !
Le Charles on l'a toujours trop gâté
avec ses boucles.
Riant.
Tout le monde disait qu'il était beau.

Marie : Ça d'accord.

Maman : Quand il était dans son berceau les gens s'arrêtaient
pour le regarder et disaient :
O la belle petite fille !
Alors que pour toi
qui était vraiment une fille
c'était normal.

Marie : Le Charles on l'a trop gâté.
Ça je le sais.
Et moi non.

Maman : Raconte pas d'histoires.
On a été trop bon avec tous les deux.
Voilà ce qu'il y a.
Le Charles il mangeait trop de bonbons.
Un vrai gourmand !

Marie : Moi je préférais le massepain.

- Maman : Tu l'as dit.
Et nous on vous a tout donné
c'est ça notre faute.
On était trop bon.
Ça me fait du souci.
Charles n'a pas les relations qu'il faut
avec moi
sa mère.
Quand j'étais malade à mourir, souviens-toi,
à l'hôpital, j'étais dans une chambre à une personne,
ils disaient à l'hôpital : la chambre de la mort !
et lui n'a jamais pleuré
quand il venait en visite.
J'ai bien fait attention.
- Marie : Chambre de la mort, là tu exagères.
1ère classe elle était et c'est tout.
- Maman : Mais si.
Ça on ne peut pas me le prendre
Mais même ça on ne veut pas me le laisser dans cette maison !
- Marie : Il a tout simplement caché ses larmes, comme un homme.
- Maman : Des excuses.
Moi ça m'aurait fait plaisir.
Les larmes.
Papa aussi a pleuré.
Et ton Léo m'a apporté des fleurs.
Non Charles rien.
Où il est Léo ?
Je ne l'ai plus vu depuis des semaines.
- Marie : Parti.
Silence.
- Maman : Une petite ville est une
petite ville et pas une grande.
Silence.
Alors il faut faire attention où on
met les pieds !
Silence.
Vous vous êtes disputés ?
- Marie : Non.
- Maman : Il n'est pas mal Léo.
Seulement il n'est pas encore grand'chose.
Dans le temps un employé de banque c'était quelqu'un,
aujourd'hui il faut être au moins inspecteur.
- Marie : Alors qu'il fait le concours pour être inspecteur stagiaire.
- Maman : S'il le réussit :
tant mieux !
Silence.
Alors que toi tu es la fille d'un magasin de chaussures !
- Marie : Une cordonnerie.

- Maman : On ne peut rien te dire à toi, tu n'écoutes rien.
La question est de savoir si Léo a de l'étoffe
pour faire une carrière.
Silence.
Le progrès technique c'est l'avenir aujourd'hui !
Ingénieur ou physicien atomique !
- Marie : Ça demande des études, ça.
- Maman : Alors il n'y a qu'à faire des études.
Je vais à l'église maintenant, avant qu'il fasse nuit
et qu'on dîne.
Est-ce que je dois prier pour toi ?
- Marie : Merci pareillement.
- Maman : Insolente que tu es !
Le Léo ne me sort pas de la tête.
Je vais prier, qu'il devienne inspecteur !
- Marie : Les cordonniers aussi c'est fini.
- Maman : Pas quand on est arrivé à faire le saut et à avoir un
magasin de chaussures.
- Marie se tait.
- Maman : Mais si.
Et toi tu dois avancer encore.
Un petit employé de banque à la longue c'est très peu !
Même un inspecteur c'est pas beaucoup,
quand on pense
qu'il existe des directeurs.
Et plus haut encore !
- Marie : L'homme ne peut pas tout avoir !
- Maman : Inspecteur général il y a déjà plus d'espoir !
C'était comme ça hier, et aujourd'hui, et ça sera comme
ça demain !
D'abord gagner sa vie et après les plaisirs,
c'est ça être poli, être convenable.
Au revoir !
Elle sort.

4. La madone toute seule

- Marie : Au revoir et bien le bonjour au Saint-Esprit.
Regardant par la fenêtre.
La voilà qui court à l'église.
Trois fois déjà j'ai rêvé
qu'elle était morte !
La maman.
C'est drôle alors qu'on a rien contre elle mais qu'on l'aime ?!
Elle va chercher la robe de mariage.
Ça m'irait vraiment bien !
En enlevant le voile. Une robe formidable !

Elle se regarde dans la glace.

Mon Dieu,
Fais que l'enfant s'en aille tout seul.
Sois raisonnable bon Dieu,
s'il te plaît !
Si tu en as le pouvoir,
alors fais
que ça s'en aille
avant qu'on le remarque !
C'est pas grand'chose
quand on s'y connaît un peu.

Silence.

On n'habite pas à Munich !
Où ça irait de soi.
Quand on a un enfant sans être mariée.
Ici à Augsbourg il y a d'autres lois !
Silence. Elle enlève la robe de mariage.

Je te le dis pour de bon.
Sinon je me tue.
Ça sera bien fait pour toi !
Merde bon Dieu,
c'est d'un docteur que j'ai besoin.
Ou quelque chose pareil.

Silence.

Fais que ça soit une fausse-couche.
Mon Dieu !
Alors je crois de nouveau en toi,
je te le jure.
Mais d'abord il faut montrer ce que tu sais faire.
Avec les bêtises que raconte maman on devient soi-même
complètement idiot.

5. Prince Léo

Léo : On peut entrer.

Marie : Pourquoi pas. Salut.

Léo : Salut.

Marie : C'est une robe pour moi ou pas ?

Léo : Une robe de mariage.

Marie : De la maman

Léo : Très jolie.

Silence.

Léo : C'est un drôle d'accueil ou pas d'accueil du tout.

Marie : Non.

Léo : Si tu veux je peux repartir.
J'espère ne pas t'avoir trop dérangée.

Marie : Comme tu veux.

Léo : Comme tu es.
Comme tu me regardes.
Si tu avais toujours eu cet air-là
comme maintenant,
je ne t'aurais même jamais remarquée.

- Marie : Ça n'intéresse personne.
- Léo : Alors que je t'ai fait une demande.
Voilà comment tu me remercies.
Pour mon amour.
- Marie : Tu fais tout de travers, voilà ce qu'il y a.
Parceque tu n'as pas de sentiment.
- Léo : Mais de l'amour.
Ça devrait suffire.
- Marie : Quand on n'est pas exigeant.
- Léo : Je suis exigeant.
Ça il faut me le reconnaître.
- Marie : Tu trouves.
- Léo : Oui.
Silence.
- Marie : Et quand on ne se jette pas tout de suite sur toi
en criant oui,
tu es vexé.
- Léo : C'est pas vrai.
- Marie : Parfaitement, je suis pas stupide.
- Léo : On a ses obligations.
Et puis c'était une demande comme une autre.
Pas de raisons de s'énerver.
- Marie : C'est une question de temps
la vie.
Ça c'est scientifique.
Et c'est ce que j'exige.
- Léo : Tiens tout à coup.
Parcequ'il y a eu quelque chose entre un copain à moi et toi.
C'est à ça qu'a servi
le concert de l'Orchestre Symphonique de la Radio Bavaroise
sous la direction de Raphaël Kubelik
et le petit tour au bar après,
qui a coûté si cher.
Les voyages à Munich sont un vrai plaisir.
- Marie : Qu'est-ce que tu inventes.
- Léo : Là il faut mettre les choses au clair,
quand quelque chose bouche l'horizon.
Je suis un homme comme tout un chacun.
Pas plus.
Il faut penser à ça et se décider.
La liberté ça me va pas à la longue.
- Marie : T'es bourgeois.
- Léo : C'est pas une honte.
Si mes parents avaient vécu ça
que maintenant ça va arriver
qu'avec le concours d'inspecteur stagiaire
je vais passer dans les cadres !

Ils m'approuveraient et diraient :
Ça c'est notre fils.
J'ai vu beaucoup de misère dans ma jeunesse
comme on dit.
Toi ça a été plus facile.
Je suis très fier de ma promotion,
ça je peux l'avouer quand on veut.
Et celle qui se nomme ma fiancée me regarde moi,
et aucun autre.
Moi aussi je veux mon petit bonheur,
pour l'avenir, à côté de ma carrière.

Marie : Je peux regarder qui je veux.
Et puis c'est pas seulement ton copain,
Pierre Hutschinger,
mais c'est aussi une vieille connaissance à moi.

Léo : C'est pas du tout mon copain.

Marie : Ça d'accord.

Léo : Il m'est antipathique,
je l'aime pas du tout.
Je l'avoue et je retire le copain.
Ce n'était qu'une ruse.

Marie : Cousue de fil blanc.

Léo : Il y a eu quelque chose de pas net entre toi et lui,
ça se remarque tout de suite.

Marie : Des conneries !

Léo : On a comme ça son idée et avant de se retourner,
tout tombe par terre, ce qu'on voulait construire.
Chat échaudé craint l'eau chaude.

Marie : La jalousie est aussi un vice !

Léo : Des excuses, rien d'autre.
L'être humain n'est pas libre.
Ça peut arriver, bien sûr. Moi je ne fais rien sans savoir
comment je dois me comporter vraiment.
Mais même en face de moi-même il se peut
que je ne sache pas
comment me comporter.
Si je n'étais pas plein de zèle à tout prix,
la Banque Générale des Crédits ne serait pas un bon avenir.
Il faut savoir céder et se retenir.

Marie : Mais moi je suis une femme.
Qu'est-ce que j'ai d'autre.

Léo : Moi.

Marie Fait un geste de la tête.

Léo : Moi c'est pareil.
A peine on ouvre une fenêtre
parcequ'on croit qu'on est bien en selle,
voilà qu'arrive ce qu'on ne voulait pas.
Tu es devenue toute rouge quand pour la forme
je t'ai présenté Pierre.
Et tu avais l'air changé.
C'est quand même étonnant.

- Marie : Parcequ'il a tout de suite regardé mon grain de beauté.
- Léo : C'est une verrue et moi aussi
je l'ai regardée
la première fois qu'on s'est vus.
Mais la fois-là t'as pas rougi.
- Marie : Alors par hasard au moment où tu regardais
le grain de beauté,
je regardais ailleurs.
Le destin.
- Léo : La verrue, même si elle est très petite,
on ne peut pas ne pas la voir.
- Marie : Merci beaucoup.
- Léo : C'est pas ce que je voulais dire.
- Marie : Mon grain de beauté ça ne regarde personne.
Mais quand quelqu'un le remarque j'ai l'impression qu'il
grandit.
- Léo : C'est idiot.
Rien que de l'imagination.
- Marie : Oui.
Silence.
- Léo : Et dans cette situation inextricable
on fait sa demande.
Ça me semble raisonnable.
- Marie : Et on réfléchit.
Comme moi par exemple.
- Léo : Pourquoi toutes ces complications ?
Tu ne t'en tireras pas comme ça.
C'est évident.
- Marie rit.
- Léo : Ça me paraît convenable quand-même, ma façon d'agir.
- Marie : Je me suis toujours représenté les choses autrement.
C'est ça.
- Léo : De longs discours seraient dans notre cas de mauvais goût.
Je veux dire pour la situation en général.
Si maintenant on se sépare
c'est seulement de ton côté qu'il y a de la perte,
moi j'ai eu tout
ce qu'un homme peut vouloir.
- Marie : Il faut toujours que tu salisses tout.
- Léo : Si c'est comme ça,
c'est pas exprès.
- Marie : Justement, en réalité tu es tout différent.
- Léo : Mais il faut se protéger contre les sentiments,
Sinon on est trop humain
et ça c'est mauvais,
quand on est pas encore à bonne distance.

Marie : Oui.

Léo : Au fond on s'entend vachement bien.
Il la touche.
Tu vois, tout-à-coup on en vient à l'essentiel
et tout est égal.

Marie : C'est toujours la sexualité qui doit tout arranger,
quand tu n'as plus d'idées
alors que d'autres gens se donnent
les vrais plaisirs.

Léo : Lesquels ?

Marie : Tu crois que Richard Burton n'a rien trouvé d'autre,
quand il a fait sa cour à Liz Taylor ?

Léo : Des comédiens !

Marie : Mais ils ont un style,
qui sort des banalités.
C'est ça qui est chouette.
Tu crois
que quand tu viens de la banque,
avec tes doigts noircis par l'argent
et que tu mets ta main sous ma jupe,
ça peut convaincre une femme ?

Léo : Je me lave les mains avant de quitter la banque.
Et je ne travaille pas à la caisse
comme tu sais.

Marie : Je veux parler au figuré.

Léo : Au figuré on fait toujours tout de travers.

Marie ; Parceque t'as pas d'imagination.

Léo la touche.

Marie : Il n'a jamais rien de convenable en tête, cet être.
Que faire l'amour.

Léo : Quand mes paroles ne convainquent plus
Je pense à l'action.
L'amour fait oublier,
Ç'est ça l'avantage.
On n'est qu'un con, quand on n'est pas encore inspecteur.
Ou fonctionnaire dans les cadres, c'est encore mieux.
Avec toi je retrouve ma confiance en moi-même.

Silence.

Je vois mes pensées passer par ta tête.
Ça calme.

Silence.

Aujourd'hui je fais ma demande chez ton père, c'est sûr.

Marie : J'ai pas encore utilisé toutes mes chances.

Léo : Moi, tu m'as.

Silence.

T'es à moi et c'est fini.
Sans mon amour tu es bien seule
sur la terre.
Objectivement.

Marie : Alors que tu n'as rien ni devant ni derrière toi, comme dit
maman.

Léo : Il n'y a qu'à mettre un pied devant l'autre,
si on ne veut pas faire quelque chose d'extraordinaire.
Mais je suis content avec moi.
Ça devrait suffire pour toi aussi.
En automne le concours d'inspecteur stagiaire.
Alors tout marchera automatiquement.
Et je finirai
comme directeur d'une filiale.

Marie : Oui. C'est ça,
oui.

6. Examen

Papa : Monsieur Léo nous fait l'honneur, on lui souhaite le bonsoir.

Léo : Bonsoir, ça me fait plaisir de vous voir.
Je parlais avec votre fille.

Papa : Oui oui, la Marie, elle nous fait du souci.
Tu fais un café à ton père et à Monsieur Léo ?

Marie : Tout de suite.

Elle sort.

Papa : Et à part ça comment va ?

Léo : Merci ça va.
En automne je passe le concours d'inspecteur stagiaire.

Papa : Mes respects à Monsieur l'Inspecteur.

Léo : Pour le moment candidat.

Papa : Il faut savoir commencer par le commencement.

Léo : Vous l'avez dit.
Votre magasin de chaussures, il a aussi fallu le conquérir.

Papa : Ça je ne suis plus cordonnier.
Mais on doit beaucoup à l'imagination de ma femme.
Comme sont les femmes.

Ils rient tous les deux.

Je ne veux pas m'attribuer les mérites des autres.
C'est tout.

Je ne réfléchis pas beaucoup.
Alors je ne tombe pas sur les bons trucs, les bonnes idées.
Il n'est si petit métier qui ne nourrisse son homme
c'est tout ce qu'on peut dire.

Silence.

- Dans une usine de chaussures je peux sans difficulté travailler quand je veux.
Chez Salamander on prend aussi des plus agés.
- Léo : La situation est-elle si mauvaise ?
- Papa : Le magasin est trop petit.
C'est que le client ne le voit pas.
C'est pas sorcier.
Nous aussi on achète au Supermarché.
Il allume son cigare.
- Léo : Tout le monde a les mêmes soucis.
Le commerce de détail.
Je le sais par la banque.
- Papa : Vous avez une vue d'ensemble.
Mais moi au printemps je ne vois que les branches qui
reverdiennent,
Alors je me dis : ça va fleurir bientôt,
et si ça fleurit, il se pourrait que plus tard il y ait
des fruits.
Voilà dans quel ordre se font les choses !
La nature est simple.
Pas le commerce.
Je vois bien qu'on ne peut rien changer et je m'y résigne.
Il faudrait être technicien.
Ça c'est payant, c'est séduisant.
- Léo : N'oubliez pas les banques.
- Papa : Oui.
Silence.
- Léo : On conseille aux clients de se reconvertir au plus tôt.
Ce qui est petit meurt.
Ce qui est grand grandit encore.
C'est ça la loi à l'heure actuelle.
- Papa : L'heure actuelle ?
- Léo : Aujourd'hui le temps se mesure différemment.
Pensez aux affaires de crédits et d'intérêts.
- Papa : Oui, oui.
- Léo : Vous n'avez pas marché avec votre époque.
Ça se paye maintenant.
L'automation !
- Papa : Après coup c'est facile de donner des conseils !
On ne peut rien s'acheter avec ça.
Cette jeunesse avec son intelligence dirigée contre les
personnes plus agées.
- Léo : Je ne voulais pas m'immiscer dans vos affaires.
Mon conseil était pour ainsi dire technique.
- Papa : Qu'est-ce que vous savez au fond de mon affaire ?
Rien du tout !
Comme Monsieur mon fils.
Les oeufs veulent toujours en savoir plus que les poules.
Ridicule.

- Léo : Excusez-moi.
- Papa : Pourquoi ?
Je parle de mon fils.
Vous le connaissez ?
- Léo : Du Cheval blanc. On joue au skat.
- Papa : Cui, au skat, ça il s'y connaît.
Ça il faut le lui laisser, malgré tout.
Mais à part ça ?
Qu'est-ce qu'il peut m'apprendre, qu'il fait
des dettes, qu'il court les filles, qu'il se saouïe, qu'il
est représentant ?
Merci bien.
Il est allé plus loin que son père.
Plus loin pour quel résultat ?
Prenez par exemple notre magasin.
Ne pourrions-nous avoir fait des progrès ? En commun ?
En tout cas plus et différemment de ce qui est, c'est certain.
Mais non.
Monsieur est représentant, Monsieur est paresseux.
Voilà la réalité, Monsieur l'inspecteur stagiaire !
Franz Joseph Strauss a raison avec ce qu'il dit
et répète !
Ce serait mon homme et il n'y a
rien d'autre à dire.
La jeunesse !
Regardez ce qui se passe autour de vous !
- Léo : Il faut garder les yeux ouverts !
Ça d'accord.
L'entreprise d'horticulture Söhnlein et Cie fait faillite.
C'est un secret bancaire et que je ne confie qu'à vous.
- Papa : Et alors ?
- Léo : Il y aura une douzaine de créanciers privilégiés.
- Papa : Votre confiance m'honore, mais qu'est-ce que vous voulez que
ça me fasse, même s'il y en avait cent.
- Silence.
- Léo : Est-ce que vous avez consenti des prêts à intérêts à
Söhnlein et Cie, oui ou non ?
- Papa : Le secret bancaire est très large, comme je vois.
- Léo : Seulement entre nous. Marie et moi on va se marier.
- Papa : Tiens.
- Léo : Je vous demande la main de votre fille Marie.
- Papa : Je n'en ai qu'une.
- Léo : Tout cela dans l'intérêt de la future famille.
La faillite de l'entreprise d'horticulture Söhnlein et Cie.
Vous comprenez.
On peut penser, en tout cas je le pense,
que l'argent qu'il y a quelques années
vous avez investi par l'intermédiaire de notre banque
en consentant des prêts à Söhnlein et Cie,

rapporte aujourd'hui 8 % d'intérêts,
et que Marie peut espérer qu'il fait partie, si je peux dire,
de sa dot.

Entre autres.

Quand on lui parle à elle, rien n'est sûr,
et votre magasin est en difficulté.

Je trouve qu'il ne faudrait pas perdre de temps.

L'actif de la faillite n'est pas négligeable.

Mais il faut être rapide.

Papa : Je comprends où ça vous démange !

Silence.

Je crois qu'on trouvera autre chose pour elle.

Léo le regarde.

Papa : Pourquoi vous me regardez comme ça ?

Léo : Je ne regarde rien.

Mais je demande si c'est permis de donner
à Monsieur mon beau-père un petit conseil,
pour lequel d'autres se lècheraient les babines.
Ou bien vous n'avez pas le sens de la famille ?

Papa : Il n'y a même pas encore de fiancailles officielles.

Léo : Laissez-moi m'en occuper.

C'est comme si c'était fait.

Occupez-vous plutôt de l'argent.

Les paiements ne sont pas encore suspendus !

Papa : Je ne laisserai pas partir ma fille
de la maison avec juste une chemise sur le derrière,
de toute façon.

Il est vrai que l'argent dont vous parlez,
on ne pourra pas le lui donner en dot !
Il est perdu, malheureusement.

Léo : Comment s'il vous plaît ?

Papa : C'est difficile à expliquer.

A dire vrai je suis le fils de parents pauvres.
Mon père est mort quand j'étais encore un petit garçon.
Et ma mère a réussi à nous élever en faisant du travail à
domicile.

Une de mes soeurs aussi est morte prématurément.

Encore au berceau.

Vous comprenez ça ?

Silence.

Ben voilà.

Alors je suis entré

en apprentissage.

Et mon patron d'apprentissage

était un homme bon.

Sans lui je n'aurais jamais pu bénéficier

d'un apprentissage complet

et donc encore moins d'un magasin de chaussures.

Silence.

Oui, et il y a quelques années je lui ai rendu visite.
Qu'est-ce qu'il faut dire encore ?
Le vieil homme m'a raconté
qu'il était obligé de se suicider,
parcequ'il avait fait faillite.
Alors j'ai réclamé chez Söhnlein et Cie qu'on me
rende mon prêt et on me l'a rendu -

Léo : Pourquoi ne suis-je pas au courant ! ?

Papa : Ça restera votre secret bancaire.
Söhnlein, comme vous savez peut-être
est un camarade de guerre de la première heure.
Un camarade en vaut un autre.
National-socialisme, et coetera.
Les temps étaient durs après-guerre
pour lui.
Pas pour moi, il se trouve.
On s'aide, comme on peut et par qui on peut.
Moi je pouvais aider.
Lorsque mon vieux patron était devant le suicide,
Söhnlein a bien compris,
et m'a rendu le prêt.
Avec dix mille mon patron était tiré d'affaire,
le reste était pour mon magasin.
Il y a 7 ans de ça.

Léo : Ce qui a été mis dans le magasin est donc foutu.
Et les dix mille ?

Papa : Comment et les dix mille ? Rien du tout !
Vous ne les lui auriez pas prêtés peut-être,
quand il disait qu'il allait se suicider ?

Léo : Sans famille peut-être.

Papa : Et avec dix enfants aussi.
C'était comme mon deuxième père.
Et parcequ'il était comme mon père adoptif,
je n'ai pas pu lui demander une reconnaissance de dette.
Il est mort il y a deux ans et avec lui mon argent.
Le pauvre homme.

Léo : Et alors ?

Papa : Vous allez me rendre fou avec vos "et alors".

Je n'avait →

~~Je n'ai~~ quasiment plus rien.

Mais même !

Sans reconnaissance de dette on ne peut rien prouver !

Silence.

Les héritiers ont hérité.

Pas moi.

Léo : L'argent -

Papa criant : - n'existe plus !

Léo : Mon argent !

Papa : Quoi ?

- Léo : Qu'est-ce que la Marie va recevoir comme dot ?
- Papa : Mais je ne suis qu'un cordonnier.
- Léo : Avec un magasin de chaussures !
- Papa : Un petit magasin !
Anormalement petit !
- Léo : Mais vous aviez plus de 20 000 Marks !
- Papa : Un héritage de ma femme.
- Léo : Ça je m'en fous.
Et de tout ça vous n'avez gardé en vie
qu'un magasin de chaussures ruiné
et le reste -
je ne vous crois pas un mot.
- Papa : Le destin.
Vous pouvez me croire tranquillement.
Parti c'est parti !
- Léo : Faut pas s'énerver.
Ben voilà.
Parti.
Point à la ligne.
Silence.
Mais ça fait une différence,
épouser une Marie avec 20 000
ou sans 20 000.
Ça il faut le savoir.
Avant de se décider à l'amour !
Silence.
Ça vous allez le regretter, Monsieur le beau-père !
Parceque moi vous savez
Je ne suis pas non plus
n'importe quoi !
Je vais être inspecteur et j'ai droit à
une certaine dot.
- Papa : Une dot ! Mais c'est vieux jeu !
C'est du passé !
Aujourd'hui on se marie par amour.
- Léo criant : Pas moi.
Je suis un homme normal.
- Papa : Vous n'avez pas de coeur, voilà ce qu'il y a .
Et vous voulez épouser ma fille !
Comment peut-on tolérer ça ?
- Léo : Pas de sentimentalités, voulez-vous.
Silence.
- Papa : Qu'est-ce que vous y connaissez, à notre époque ?

7. Fait divers

- Maman entre avec la robe de mariage :
Je te plais ?
Bonjour, Monsieur Léo, je vous plais ?
- Léo : Bonjour !
- Papa : La robe est bien conservée.
- Maman à Léo : Ma robe de mariage.
- Léo : Je sais, le bon vieux temps.
- Maman : Un rêve en blanc, n'est-ce pas ?
- Papa : Va plutôt laver du linge
et laisse tomber les vieilles fripes !
Je n'ai plus de chemise propre à me mettre.
- Maman : Je ne suis plus des plus jeunes.
Essaie plutôt d'être gentil avec moi.
Ceci est ma robe mortuaire.
Tu vas voir !
- Papa : Faites bien attention que Marie
ne devienne pas comme ça un jour !
Chercher les vieux jours dans les vieilles guenilles,
voler son temps au bon Dieu dans les églises
et dire des conneries !
Surtout ne pas travailler, même quand
le linge sale déborde de toutes les armoires.
Va vite à la cuisine.
Marie nous fait du café.
- Maman : Alors je vais lui aider.
Avant de sortir elle prend un journal sur la table.
- Papa lui arrache sans rien dire le journal des mains.
- Maman sort.
Silence.
- Papa : Quand parfois on lit là-dedans, sur le journal,
qu'un mari rentre chez lui et tue sa femme !
Aussi cruel que ça paraisse,
je peux le comprendre.
- Léo regarde devant lui.
- Papa s'assied, lit le journal.
- Léo allume une cigarette.
- Marie entre avec un plateau et prépare la table pour le café.
- Maman jette un coup d'oeil dans la pièce, repart.
- Marie qui a terminé, retourne à la cuisine.
- Papa : Tout s'écroule au-dessus de ma tête et je ne peux pas
l'empêcher.

- Silence. Il continue à lire.
- Papa levant le nez de son journal :
On a cambriolé chez nous.
Vous le saviez déjà ?
- Léo : Où ça ?
- Papa : Chez le bijoutier il y a eu un cambriolage.
Chez le bijoutier. Le bijoutier a cambriolé.
- Léo : Je n'ai jamais pu le sentir, le bijoutier.
Mais qu'il était un cambrioleur,
ça
je ne l'aurais
jamais pensé de lui.
- Papa : Dans sa bijouterie.
- Léo : Ah bon.
Ça c'est compréhensible.
- Papa : L'auteur, inconnu, de ce cambriolage, a pu travailler sans
être dérangé
et emporter un butin considérable.
Jusqu'à présent on n'a trouvé aucune piste.
Il rit.
Ils sont vraiment très au point, ceux-là !
- Léo : A la banque ils n'auraient aucune chance.
Le système de sécurité est de première.
- Papa : Hier soir aux premières heures de la nuit.
On sonne et frappe à la porte.

8. L'heure du berger

- Marie entre, court vers la porte :
On sonne, vous avez les oreilles bouchées ?
Elle ouvre, entrent plusieurs fonctionnaires et policiers.
- Papa se lève brusquement :
Monsieur l'inspecteur principal Hufnagl ?
Qu'est-ce qui me vaut l'honneur --
Il aperçoit les policiers.
Je suis le propriétaire du magasin de chaussures Anton !
Vous me connaissez !
- Inspecteur lui donne une feuille :
Lisez ça rapidement
et ne faites pas d'histoires
C'est un mandat de perquisition.

- Papa : Qui ?
Il regarde l'inspecteur, abasourdi.
Il lit le mandat.
- Inspecteur : Nous.
Voit le journal déplié.
Et bien mais le voilà. Ouvert à la bonne page !
Elle est donc dans le lac ma surprise.
Silence.
Il est déjà arrêté.
Comme il se doit.
Commencez à perquisitionner.
On a pas intérêt à être conciliant.
Alo~~s~~s que Monsieur votre fils n'a pas caché
le butin dans sa chambre meublée,
l'appartement paternel est un repaire
souvent utilisé.
Si vous savez où se trouve le butin,
si vous êtes aussi dans le coup,
vous pouvez nous livrer le butin volontairement.
- Papa crie : Monsieur l'inspecteur principal !!!
- Maman entre, elle a sa robe de mariage, avec le café :
Dieu du ciel, que se passe-t-il ?
- Inspecteur : Rester tranquille et ne pas s'énerver.
Ne rien bouger,
ne rien toucher.
Ne rien changer de place !
Le mieux est de vous mettre tous au milieu de la pièce,
alors vous ne pouvez rien toucher et
être soupçonnés à tort.
Les fonctionnaires retournent toute la chambre de fond
en comble, la transformant en repaire de brigands, la
famille et Léo groupés au centre.
- Maman criant :
Je veux savoir ce qui s'est passé !
Dans ma position de mère de famille
on me doit des explications !
- Papa : Le Charles a cambriolé chez le bijoutier.
Lis !
Il lui donne le journal.
- Maman elle lit. Elle regarde l'inspecteur principal comme un
fantôme :
Etes-vous bien sûr que c'était
mon Charles,
Monsieur l'inspecteur principal ?
- Inspecteur : C'est pratiquement sûr.
Il est déjà arrêté.
Les aveux sont une simple question d'intelligence.

Maman : Tu as entendu ça, Papa ?
Notre enfant !
Notre petit !
crie :
Charlie !!!
Mon garçon est un cambrioleur et on l'a mis
en prison.
Le bijoutier est-il en vie ?

Inspecteur : Oui.

Maman : Au moins lui.
Où est Charlie ?

Inspecteur : En prison comme il se doit.

Maman : En prison, en prison.
Et moi !?

crie, hystérique :
Je ne le supporterai pas.
Je le sais.
Je ne survivrai pas à la honte.
C'est exclu. Mon fils, mon petit, le Charlie.
Elle regarde autour d'elle, crie comme folle.

Papa : La ferme !

Maman : laisse tomber la cafetière, qui se casse, et tombe à la renverse. Elle est morte.

Marie : Maman, mais qu'est-ce qu'il y a ?

Papa : les regarde.

Inspecteur : Continuez, Messieurs,
c'est une affaire privée.
Au père :
Vous pouvez faire comme si nous n'étions pas là.

Rideau

ACTE DEUXIEME

9. Mange ta soupe

Papa qui a déjà bu pas mal, boit pendant toute la scène, mange.

Marie le regarde faire.

Papa : La maman est morte.
Tu sais ça ?
Mange.
Ou bien tu veux m'empoisonner ?

Marie : Non.

Papa : Manger unit le corps et l'âme.
Dit-on. J'ai fait un rêve
Si tu veux, je te le raconte.
Sinon je ne raconte rien.
J'ai rêvé que ma fille voulait m'empoisonner.
Avec du E 605.
On pouvait très bien lire ça sur le flacon.
Les pensées et les rêves ne sont pas censurés.

Marie : Oui.

Elle le regarde.

Papa : Ne me regarde pas,
avec ton visage de la sainte vierge mère de Dieu.
Pourquoi est-ce que j'ai mérité ça ?
Dieu du ciel regarde vers moi.
Est-ce que je t'ai jamais fait de la peine ?
Regarde ma fille.
Où est ma femme, Seigneur Jésus ?
Partie.
Elle est là-haut la maman et nous regarde.
J'ai l'impression d'être observé.
Ne nous regarde pas, maman, on pense à toi et on ne fait rien
de mal.
Regarde vers la prison où est assis ton fils.
L'assassin de sa mère.
Il a les cheveux rasés.
Dans la prison on a pas le droit d'avoir des cheveux longs.

Marie le regarde.

Papa : Comme elle me regarde.
Ta vie ne fait que commencer.
Tu es jeune et moi ?
Un veuf avec un fils assassin en prison.
Quand il sera de nouveau en liberté, alors il rentrera chez
lui et tuera son papa.
J'ai le droit d'être triste, je suis un être humain
et je veux être traité comme un homme et pas comme un
phénomène.

Silence.

Qui a cloué le couvercle du cercueil de la maman ?
Les pompes funèbres ?

Marie : Toi.

Papa : Exact.

C'est ce que je lui devais pour le dernier adieu.
Le couvercle. Et c'est fini.

Je suis triste et je vais me pendre.
Qu'est-ce que tu en penses, Seigneur ?
Fais-moi un signe, que je te
voie mieux.

Rien.

Rien ne me sera épargné.

Je suis assis ici et je pense que je suis dans un foyer
tranquille, mais c'est un repaire de brigands.
Dans la caverne de la mort avec des enfants de cadavres.
Rien que des cadavres à perte de vue, et d'autres qui
le seront bientôt. Effrayant.

Si ça continue comme ça,
je vais finir par devenir égoïste et ne plus pleurer
une larme, et ne plus jamais me marier.

Je reste seul et je pense à la mort.

Pour toi on peut encore dire :

La pluie est pour demain

la neige pour après-demain

dimanche tu ne sentiras plus rien !

Mais que dire pour moi ?

Ma tête est vide, je ne pense plus à rien.

Marie : Oui.

Papa : Je suis père depuis trop longtemps, ça use.

Des habitudes, c'est tout.

Et le résultat ? Mon fils

qui devait un jour améliorer mes rentes,

le repos de ma vieillesse ou comme on dit,

il est derrière les barreaux et attend que je lui envoie
des pains d'épice.

Et toi tu n'as pas de travail.

Maintenant il faut que ça change,

car nous sommes sur la mauvaise pente.

Pourquoi il faut que justement nous ayons de tels enfants ?

Il y en a qui ont des enfants tout différents.

Silence.

Joue-moi quelque chose au piano, pourquoi

est-ce que je l'ai acheté et vous ai fait donner des leçons ?

Marie : Joue toi-même.

Tu penses

que je suis la maman ?

Papa : Pas de consolation. Pour combattre mes idées noires.

Qu'est-ce que je fais, quand Monsieur le fils rentrera à la
maison ?

Je vois déjà la scène qui aura lieu dans 10 ans :

Père, ne voilà, dit-il. Je l'entends d'ici.

Dieu m'aide.

Je veux encore vivre ça.
Ça on ne me le prendra pas.
Note bien ça, Mort !
Je suis assis ici et j'attends. Jusqu'au retour de mon fils.
Et puis je me transforme on juge,
et quand ça c'est fini,
tu peux venir.
Mais d'abord c'est mon tour et une chose après l'autre.
Retiens bien ça.

Marie : Va dormir !

Papa : Si je dors je rêve.
Que tu fais partie de la bande à Baader-Meinhof
et que tu lances des bombes à tort et à travers.

Silence.

En rêve je suivais une procession
de la Fête-Dieu. J'étais la masse.
Tous les gens regardaient par les fenêtres.
Personne ne faisait attention à moi, mais je savais
que s'ils apprennent que c'est moi qui marche là,
alors ils abandonnent la procession,
et ne regardent plus que moi.
Tu comprends ? C'était la honte.

Silence.

Peut-être je vais écrire l'histoire de notre famille
pour un journal.
Ça en vaut la peine, non ?
J'aurais pu rêver plus encore. Le Charles
m'a rendu visite dans mon rêve avec un revolver.
Et il a tiré, comme on peut s'y attendre d'un type comme ça.
Je ne sais pas sur qui, je me suis réveillé.
J'ai pensé : c'est comme ça, comme ça et pas autrement.
Quand il arrivera de nouveau quelque chose dans notre famille,
c'est égal quoi, alors je me coupe la gorge.
Avec une lame de rasoir.
On ne fera pas n'importe quoi avec moi, je ne le tolérerai
pas, de personne.
A qui la faute, si le Charles est devenu ce qu'il est ?
Il ne le tient pas de moi ni de maman non plus.
Et toi aussi tu es convenable.
Là les gens peuvent dire ce qu'ils veulent.
Ça ne peut pas venir de nous, de l'hérédité.
Notre fille est convenable,
le fils est une regrettable exception.
C'est tout.
Les gens me suivent du regard dans la rue et quand ils
m'adressent la parole,
ils ont pitié de moi.
J'aimerais leur mettre mon poing dans la figure.
Je n'ai pas besoin de pitié, ça ne regarde que la famille.
Il n'y a rien à dire du magasin. Il marche plutôt mieux.
Même le curé est venu. Il a dit :
Chaque être humain n'est responsable que de lui-même.
Je dois penser à Adam.

Lui aussi avait un enfant comme ça et n'y pouvait rien.
Qu'est-ce qu'un Adam, à côté de moi ?

Rien.

Lui n'avait pas de voisins. Voilà ce qu'il y a.

J'en ai vu des choses. Famine, guerre et misère.

On a tout supporté, même le Hitler.

Mais la honte, elle casse

la nuque à un honnête homme.

Plus rien n'est comme c'était avant.

Je marche en ville et les gens m'accostent et disent,

Monsieur votre fils a des dettes chez moi.

Ils ont pour pour leur argent. Je les comprends.

Je me sens très mal et je paie.

90 marks, 40 marks, 50 marks. Tout ce qu'on veut.

Un criminel des pieds à la tête.

Marie : Rien n'est prouvé.

Papa : Ne te mêle pas de mes sentiments.

Marie : Tu supposes toujours le pire, de la part de Charles.

Papa : Je suis juste, c'est évident,
et ça n'a pas besoin d'être prouvé.

Tout le monde ne peut pas être le chouchou du papa.

Il gagnait par mois le double de ce que je gagne,

alors que je me tue dans ce magasin de merde.

C'est juste, ça ? Non.

Mais ça ne lui a pas suffi,

il a fallu qu'il cambriole.

Alors que je n'avais pas encore de preuves

Monsieur mon fils me paraissait déjà soupçonné.

Et qu'est-ce qui se passe maintenant ? Que j'avais raison.

Marie : Et s'il est acquitté par le tribunal
parcequ'il est innocent ?

Papa : Ils ne peuvent pas faire ça à quelqu'un.

Silence.

Alors je prends un avocat, le

meilleur qu'on puisse trouver et je veux la réhabilitation !

Il faut que ça soit écrit dans tous les journaux.

Qu'on écrive un livre et un article dans le "Stern".

S'il est innocent, ils vont voir ce qu'ils vont voir.

Marie : Tu parles. C'est ce que tu lui souhaites.

Papa : Moi je le lui souhaite ? A cet imbécile.

Je dis que c'est bien fait pour lui, c'est ce que j'ai
toujours dit.

Mais je ne le lui souhaite pas, je suis son père.

Je n'oublierai jamais ce qu'il a fait.

Marie le regarde

Papa : Maintenant je vais au bistro.

Dans un bistrot où on ne nous connaît pas.

Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ?

Marie : J'attends seulement que tu sois parti.

Papa : Parfait.
Des enfants,
pourquoi l'homme a-t-il besoin
d'enfants ?

Il sort.

10. Mon chéri

Marie débarassant la table :

Le porc est saouïl et dépense tout pour boire,
alors qu'on n'a presque rien.
Tu n'as qu'à te tuer, vieux crétin,
et plutôt aujourd'hui que demain.
Ce que tu peux faire aujourd'hui, ne le remets pas à demain.
Je te l'dis.
Si je ne trouve pas de docteur,
alors il faut boire la coupe jusqu'à la lie, avec l'enfant.
Tu n'as qu'à te tuer, c'est ce que tu peux faire de mieux.
Alors qu'il est propriétaire du logement et que le Charles
ne peut pas hériter,
puisqu'il est en prison.
Donner deux chambres en location, et le magasin en gérance.
On serait sortis d'affaire, l'enfant et moi.
Alors c'est facile de vouloir être mère, quand les
perspectives sont roses.

Elle se met au piano et joue.

Musicalement on est soulagée.
J'aime jouer quand personne n'écoute.
S'il se tuait vraiment...
Mais ce ne sont que des promesses en l'air.
Rien d'autre.

Elle joue.

11. Le coup

Hubert entrant : Hello ?
Je ne voulais pas vous déranger.

Marie : Monsieur le bijoutier Hubert ?
Bonsoir.

Hubert : Monsieur votre père n'est pas là ?
J'ai quelque chose d'important pour lui.

Marie : Il vient de sortir.

Hubert : Votre fils, votre père - frère est innocent.
Le coupable est mon fils.

Marie : Quoi ?

- Hubert : C'est ce que j'ai dit aussi.
- Marie : Maintenant je ne comprends plus rien du tout.
- Hubert : Je vous l'dis.
Peut-on s'asseoir puisque les choses sont ce qu'elles sont ?
- Marie : Je vous en prie. Et alors ?
- Hubert : C'est très simple, si on fait bien attention.
On a cambriolé chez moi comme on sait.
Je vais à la police et la police dit :
On en fait notre affaire !
Et ils arrêtent Monsieur votre frère.
Enfin, voilà.
Je n'y étais pas pendant le cambriolage. N'est-ce pas.
Madame votre mère, la pauvre !
Moi, j'ai seulement dit : si vous croyez que c'est cet
homme le coupable.
- Marie : Oui.
- Hubert : Le cambriolage a eu lieu samedi, comme on sait.
Dimanche soir mon fils est retourné à Munich.
Il fait ses études là-bas : le Droit.
Quinze jours plus tard, c'est un mardi, on l'arrête.
Il avait voulu vendre une bague précieuse à un bijoutier
de Munich.
Et je le dis : la bague et d'autres objets qu'on a trouvés :
c'est à moi.
De ma bijouterie.
Si j'avais su que mon fils me
rendrait tous ces objets comme il
me les avait pris, j'aurais étouffé l'affaire
à cause de la famille, si c'était possible !
Mais dans ce cas il me tient.
Et s'il y a quelqu'un au monde de qui je ne veux pas
dépendre,
c'est bien de mon fils.
Vous comprenez ça ?
Enfin, vous êtes encore trop jeune.
- Marie : Je comprends parfaitement.
- Hubert : J'imagine qu'on a déjà libéré votre fils.
- Marie : Pourquoi ?
- Hubert : Parceque ça devrait aller vite.
- Marie : Mon frère ?
- Hubert : Qui d'autre ? Il y a un autre membre de votre famille en
prison ?
- Marie : Non, mais vous avez dit : votre fils.
- Hubert : Un lapsus, sans importance.
Il doit déjà être sur le chemin de la maison.
- Marie : Je ne sais pas s'il va rentrer si vite.

Hubert : Comme vous voulez, ce n'est pas mon affaire.
Mes condoléances encore pour tout à Monsieur votre père.
Je suis pleinement innocent et je vous aurais bien épargné tout ça.
Maintenant,
quand j'y pense, c'est clair comme le jour.
Si quelqu'un me vole
et que je ne pense pas immédiatement
à mon fils,
c'est presque anormal.

Silence.

Aussi longtemps que je m'en souviens on se dispute.
Avant tout sur les questions de l'ordre social et de l'argent.
Ce qui compte c'est l'argent : moi j'estime que je lui en donne trop, et lui trouve que ce n'est pas assez.

Il rit.

D'autre part il me méprise :
Il dit que je suis un bourgeois.
Vous savez ce que c'est, un bourgeois ?
J'ai regardé dans le dictionnaire.
Les bourgeois sont ceux qui dans la Révolution française
ont coupé la tête au roi de France.
Était-ce mal ?
Et aujourd'hui ce sont ceux qui
combattent le communisme.
Est-ce que c'est mal ?

Marie : Non.

Hubert : Justement.
Il est d'extrême-gauche, mon fils, comme on dit.
Plus à gauche que Marx ET que Mao.

Il rit.

Mais ça on s'en fout, aussi longtemps qu'il fait ses études
il faut le laisser s'amuser un peu.
Seulement, un cambriolage, ça c'est trop.
Mais vous savez ce qu'il y a de plus intéressant dans toute
cette histoire ?
Quand le soir on joue aux quilles et que je raconte ça
aux autres commerçants :
On me comprend.
Ça me tranquillise, on est tous dans le même sac.

Silence.

Et voilà, je vais m'en aller.
Je n'y suis pour rien et aussi je le regrette pour vous.
La police tape où elle peut, dans le tourbillon de la vie,
comme on dit.
Aujourd'hui ça tombe ici, demain là.
Au revoir, Mademoiselle Marie !
Et mon bon souvenir à Monsieur votre père,
et bonne nuit !

Il sort.

Marie : Bonne nuit !

Silence.

Maintenant on est de nouveau à flot.
On tient le bon bout.
Et vachement !

12. Le chant du cygne

Pierre entrant : Maintenant on entre et sort à nouveau comme dans
un moulin !

J'ai croisé le bijoutier Hubert,
bonsoir !
Vous le savez déjà.
Ton frère est innocent.

Marie : Oui.
Bonsoir !

Pierre : J'aurais voulu être le 1er à apporter la bonne nouvelle.

Marie : C'était le bijoutier le 1er.
Parlons d'autre chose.
Je suis déjà au courant.

Pierre : Oui. Silence.
De la dernière fois qu'on s'est revus ?

Marie : Justement.
Léo s'en est plaint.

Pierre : Quand même.

Silence.

On s'est rencontré à nouveau et on
aurait pas dû.

Marie : Oui.

Pierre : Est-ce que tu t'en souviens seulement ?

Marie : Oui.

Pierre : Tu m'avais tout de suite reconnu ?

Marie : Oui.

Pierre : Moi aussi.
Une rencontre vraiment inouïe, incomparable.

Marie : Oui.

Pierre : Instinctive.
C'est ce que je dis aussi.
Ce n'était pas seulement une reconnaissance érotique.
C'était comme instinctif,
quand j'ai mis les bras autour de toi.

Marie : Léo l'a vu.

Pierre : Mais il n'a rien dit.
C'est pas à moi que ça arriverait.

Marie : Léo est un autre homme que toi • Paisible.

Pierre : Et mon amour revient peu à peu vers toi.
Tu le remarques ?

Marie : Oui.

Pierre : Je t'aime à nouveau.

Silence.

Marie : Léo est entre nous deux.
Mais...

Pierre : Je suis là à nouveau.
Ça doit faire son effet.

Silence.

Le **Léo**
on le voit plus alors.

Marie : Si, je suis enceinte de lui.

Pierre : Le porc.

Silence.

Un enfant.
C'est le coup dur.

Marie : Et il m'a écrit cette lettre.
Et ça c'est la plus grande saloperie.

Pierre lisant : ..."comme inspecteur stagiaire à la Banque
Générale Bavaroise des Crédits,
je ne peux pas me lier par mariage à une famille dont
un membre est par ailleurs
un criminel"...
..."considérer les fiancailles comme rompues"...
"pour ainsi dire"...

Il lit jusqu'au bout.

Ça c'est un drôle de cochon !

Marie : Quelques jours seulement après la mort de maman.
C'est à peine croyable.

Pierre : C'est pour ça qu'il n'est pas venu à l'enterrement.

Marie : Exactement.

Silence.

Pierre : Fais-toi avorter, c'est tout ce qu'il te reste à faire.

Marie : Alors que je ne connais pas de docteur.

Pierre : C'est une question d'honneur et Léo doit payer.
Première classe !
Tu vas en Angleterre.

En avion
à Londres !
Dans une clinique.
Phénoménal. Une aventure inoubliable.
Et Monsieur Léo paye.
Je vais le trouver. Ça il te le doit.
Un avortement avec tout le confort et les trucs qu'il faut.
Et l'auteur paye tout. Sinon ça va barder.

Marie : Ça me donne du courage.

Pierre : Tu es dans le combienième mois ?

Marie : Fin du 6ème.

Pierre : T'es dingue ?

Marie : Fin du 6ème.

Pierre : Alors tu n'as plus besoin d'aller en Angleterre.
Alors l'affaire est close.

Marie : Mais je n'ai même pas encore de ventre, comme on voit.

Pierre : Parceque tout est souterrain et grand comme une citrouille.
Personne ne va plus faire ça. Même en Angleterre.
Après le 5ème mois c'est du meurtre.
Une vérité universelle !

Silence.

Marie : Merde.

Pierre : Pourquoi tu t'en occupes que maintenant ?

Marie : J'ai réfléchi jour et nuit.

Silence.

Pierre : L'enfant il faut que tu t'arranges avec.

Marie : Je crois aussi.
Ça semble sûr comme la mort.

Pierre : Je te l'dis.

Silence.

Dans ce cas Monsieur n'a qu'à payer les pots
cassés et t'épouser !
Comme punition. Vous restez mariés un an
et puis vous divorcez.
Comme partout ailleurs. Le temps passe.
L'enfant a un nom,
toi tu as de quoi vivre et l'honneur est sauf.
Moi j'ai obtenu satisfaction.
Ça c'est la moindre des choses qu'on puisse demander.

Silence.

Marie : J'ai pensé, tu es mon dernier espoir.

Pierre : C'est exact,
mais doucement.
D'abord il doit t'épouser.
Après on peut discuter.
Je t'aime.
Ça demande son prix.

Marie : Enfant de merde.

Pierre : Un enfant est un enfant. Le pauvre !

Marie : Et nous pendant ce temps-là ?

Pierre : Je t'épouse.

Silence.

Après lui.

Sinon j'ai l'air con,
comme l'imbécile de l'histoire.

Regardez-le, diraient les gens,
le voilà qui marche avec elle.

Et l'enfant dans sa voiture d'enfant,
il est né d'un autre.

Autrement il ne l'aurait même pas eue.

Marie : Je ne t'ai jamais oublié.

Pierre : Ça c'est clair.

Silence.

Marie : Le Léo il doit y laisser des plumes.

Je te l'dis.

Il faut qu'il m'épouse. Provisoirement.

Mais il le faut.

Il ne va pas s'en sortir sans payer les pots cassés.

A qui de droit.

Pierre : Et ça c'est moi.

Marie : Chacun son dû.

Pierre : On est à Augsburg, pas ailleurs.

Marie : Justement.

ACTE TROISIEME

13. Station

Léo : Sans efforts pas de résultats !
Je travaille.
Les cours par correspondance, c'est l'avenir.
Le devoir avant tout.

Continuant à travailler.

Et même si le directeur général en personne entrerait ici.
La formation continue doit être autorisée.

Et si les relations avec Monsieur le Conseiller d'Etat
Hapfinger, par l'intermédiaire de sa fille,
se précisent,

alors je serai bientôt inspecteur.

Il y a beaucoup de points communs entre une banque et le
Ministère des Finances.

Qui n'apprécierait pas l'avantage d'avoir des relations ?

Qu'importe,

n'a qu'à entrer qui veut.

Je suis l'avenir.

Marie : Tu parles tout seul maintenant ?

Léo : Des fois. Bonjour Marie.
Assieds-toi, une visite est toujours bienvenue.

Silence.

Tu as reçu ma lettre ?
Recommandée et par express !

Marie : La voilà.
Charles est innocent.

Léo : Pardon ?

Marie : C'est déjà sur le journal.
C'était le fils du bijoutier lui-même, le coupable.

Léo : Je n'ai pas encore lu le journal aujourd'hui.

Marie : Toute la ville en parle.

Léo : Je ne m'occupe pas de ce que disent les gens.

Silence.

Félicitations pour le Charles.
Dis-lui de ma part. S'il te plaît.

Marie : La lettre on peut se torcher avec, maintenant.
Je suis là pour parler de mon mariage ~~avec toi~~
avec toi.
Tu m'épouses, comme il se doit.

Léo : Tu as encore l'enfant.

Marie : Fin du 6ème mois.

- Léo : Merci je sais calculer.
- Marie : Mais c'est toi qui as voulu le garder.
- Léo : Ces temps sont terminés.
Ça c'est le passé.
- Marie : On ne peut pas commander et décommander un enfant comme le Télé-Magazine.
- Léo : Beaucoup de choses ont changé.
Je sors avec une autre.
- Marie : Ça je m'en fous,
c'est moi d'abord.
- Léo : Elle aussi elle s'en fout.
- Marie : Un enfant illégitime, il n'en est pas question.
Tu peux te sortir ça de la tête,
pour ça il faut un grand amour.
Tu m'épouses, même si je dois t'y forcer.
- Léo : Tu m'aimes ?
- Marie : Ça ne te regarde pas si j'aime quelqu'un et qui.
- Léo : Pour le mariage il faut s'aimer.
- Marie : Tu crois.
- Léo : Pour moi oui.
Pour quelqu'un qu'on aime, on passe
à travers tout.
On peut même mourir pour lui, s'il le fallait.
Tu peux imaginer que tu pourrais mourir pour moi ?
- Marie : Non.
- Léo : Tu vois.
Le mariage c'est sacré, en tout cas pour moi.
- Marie : On fait un marché entre nous.
Dans un an tu peux à nouveau demander le divorce.
Avec les torts de ton côté.
Entre temps on n'a pas besoin de se voir,
pendant le mariage.
Du moins moi
je n'y tiens pas.
Mais comme ça l'enfant a un nom,
et tout est en ordre comme il faut.
- Léo : Et toi tu as une rente pour le reste de ta vie.
- Marie : Tu ne t'en sortiras pas avec seulement la pension alimentaire.
- Léo : Et si je paye plus, volontairement ?
- Marie : Le mariage et rien d'autre.
Le Charles a été réhabilité.
Mais le fer est encore chaud.
Il y a quelques jours c'était en grand sur le journal,
l'arrestation,
quand on l'a libéré c'était imprimé tout petit.
Qui l'a lu ?

L'histoire avec le fils du bijoutier passe en première page. Nous c'est déjà démodé. Voilà la réalité. Un enfant illégitime ne convient pas maintenant. Ça tu devras l'avouer. Le magasin de papa marche aussi de plus en plus mal.

Léo : Le commerce de détail crève, je le lui ai dit souvent, à ton père. Mais un enfant illégitime, aujourd'hui, c'est moins qu'une jambe cassée. Ça, tu le surestimes.

Marie : Ça n'est pas un malheur, comme dans le temps, mais c'est seulement une idiotie. Et ça, ça n'en vaut pas la peine.

Silence.

Toi tu pourrais dégoïser partout : La petite oie blanche du magasin de chaussures Anton, la Marie, je l'ai baisée et elle s'est laissée faire. J'ai fait ce que je voulais. Maintenant j'ai un rejeton et je paye un billet de cent par mois. C'est ce que ça vaut. Et moi je me promène avec le fameux rejeton dans le paysage et on me regarde bêtement. C'est pas du tout ce qu'on va faire toi et moi, toi le roi et moi la pauvre conne.

Silence.

On a plus besoin que de se voir deux fois dans la vie : au mariage et un an après au divorce. Mais ça j'y tiens.

Léo : C'est pas un mariage, ça. C'est de la haine pure.

Marie : Et le Pierre Hutschinger est derrière moi. Avec son papa.

Léo : Mon sens de l'observation avait donc raison, lors de la soirée douteuse à Munich ! Salope.

Marie : Mais seulement moralement.

Léo : Moralement avec la queue.

Marie : S'il fait jouer les relations de son père, tu peux te faire pendre. Monsieur l'inspecteur stagiaire.

Léo : Peut-être.

Marie : Garanti.

Silence.

On avait pensé ça comme ça :
Tu payes l'avortement 1ère classe à Londres
et l'histoire est oubliée.

Léo : Et ben voilà.

Marie : Fin du 6ème mois c'est du meurtre.
Une vérité universelle, dit le Pierre.

Léo : Trop tard, exactement.

Marie : C'est bien pour ça qu'il faut un mariage.
Bref, mais officiel.

Léo : Tout à coup tu cherches un mariage bourgeois, mais tu
peux courir.

Marie : Une Marie avec 20 000 c'est différent
d'une Marie sans 20 000.

Léo : Il a raconté ça, la vieille cloche ?

Marie : Ça tu vas le payer.
Là je marche sur des cadavres.

Léo : Parceque tu n'as pas de cervelle ! Tu crois que je veux
l'argent pour une croisière autour du monde ?
Des conneries !
Mais pour un mariage c'est nécessaire.
Qu'est-ce que tu crois
que ça coûte,
un mariage, quand on fonde un foyer
comme - comme il faut, parceque c'est l'usage !
Des milliers et des milliers - et où est-ce que je les prends ?
Au bon Dieu ?
Un mariage sans la mise de fond
ça ne vous fait que régresser,
et rien d'autre.

Marie : Tu crois vraiment que je veux encore de toi ?

Léo : Non.

Marie : Tu l'as dit.
Mais moi j'ai besoin du mariage
pour l'entourage.
Au revoir ! Elle sort.

Léo : Salope. Mûre pour le musée.

Silence.

Les relations qu'a le jeune Monsieur Hutschinger,
vont s'affaiblir beaucoup, quand
j'aurai la fille de Monsieur le Conseiller d'Etat.
Qu'est-ce qu'une fabrique de chapeaux à côté d'une relation
au Ministère des Finances ?

Continuons à apprendre.
Les tempêtes de la vie ne sont qu'un divertissement.
Les cours par correspondance, c'est l'avenir.
Tout va bien pour moi.

Il continue à travailler.

14. Duel

- Pierre entrant : Salut Léo !
- Léo : Salut ! T'as attendu en bas pour que la Marie te donne des nouvelles ?
- Pierre : Moi j'ai pitié d'elle.
- Léo : Et depuis quand ça marche de nouveau entre vous deux ?
- Pierre : J'ai seulement pitié d'elle. C'est tout.
- Léo : Celui qui croit ça est un con et ira au ciel.
- Pierre : Il s'agit de l'enfant.
Il est de toi.
Il n'y a pas de doute. Ou peut-être pas ?
- Léo : Qu'est-ce qu'on peut savoir.
- Pierre : De toute façon il n'est pas de moi. Question d'honneur !
- Léo : Ça je l'ai remarqué aussi.
- Pierre : Je te l'dis. Tu l'épouses ?
- Léo : Pour payer toute la vie comme un corniaud.
- Pierre : Il ne s'agit pas seulement d'argent. Maintenant qu'on va faire les nouvelles lois sur le divorce, ça revient presque au même pour toi.
Marié ou pas.
C'est à cause de l'opinion publique.
Pourquoi elle devrait se rendre la vie difficile, la Marie ?
Et tout porter sur ses épaules.
C'est du très mauvais style, de ta part.
- Léo : Je ne l'épouserai pas.
Fini.
T'as qu'à la prendre.
- Pierre : Plus tard peut-être.
- Léo : Tu es un cochon de menteur.
Avant que tu ne l'épouses, moi j'ai des jumeaux.
- Pierre : Comme ça se présente actuellement, évidemment pas.
Je dépends de mes parents.
Comme héritier.
Une femme avec un enfant illégitime, c'est la merde.
Mais divorcée sans les torts de son côté, ça éveille la confiance.
- Silence.
Ce n'est pas facile pour moi, d'oublier l'histoire de l'enfant, avec ma sympathie pour elle.
Tu l'épouses d'abord.
Et puis moi je la prends.
- Léo : Elle ne veut de toi maintenant que pour ton argent.
- Pierre : Qui est à moi.

- Léo : Ma queue aussi est à moi
et ma gueule.
- Pierre le regard fixe : Ça tu me le payeras.
Tu travailles à la Banque Générale des Crédits.
- Léo : Toi aussi pour le moment.
- Pierre : Tu connais ton chef.
- Léo : C'est à supposer.
- Pierre : La Marie dit,
Monsieur fait son concours d'inspecteur stagiaire.
- Léo : Exact.
- Pierre : Mon père connaît Pezold, le directeur de la filiale.
Peut-être mieux que toi.
- Léo : Et après ?
- Pierre : Et Monsieur le directeur Haüfele à Munich,
mon père le connaît aussi.
- Léo : Il est au Conseil d'administration.
- Pierre : Justement. Et il a pas mal de pouvoir.
- Léo : Tu connais le Conseiller d'Etat Hapfinger ?
- Pierre : Pourquoi ?
- Léo : Et sa fille Fanny ?
- Pierre : Non.
- Léo : Moi oui.
Et je connais son père à fond,
et lui connaît mon chef et directeur de filiale à fond.
- Pierre : Mon père en fait son affaire.
- Léo : Mon futur beau-père est à la CSU, comme il convient.
Et il connaît le premier ministre.
Ils se tutoient, tous les deux.
- Pierre : Tu crois que mon père est au SPD ?
Il est ami avec Goppel.
- Léo : Le premier ministre aussi.
- Pierre : Epouse la Marie, sinon mon père te règle ton compte.
- Léo : Mon beau-père s'appelera Hapfinger et il va faire
en sorte qu'il ne m'arrive aucun désavantage !
- Pierre : On peut faire un pari.
- Léo : Si tu veux.
Car la paire de salops que tu fais avec ton père
je me la farcis quand tu veux.
Et les bonnes femmes que j'ai chauffées un peu
et puis laissé tomber,
elles tombent généralement sur toi après.
Un point c'est tout.
Regarde-toi dans la glace, gamin.

Pierre avalant sa salive : Adieu !

Léo : Adieu gamin !
Le bonjour à la Marie.

Pierre sort.

Léo : Pas d'argent et pas de fidélité, la Marie.
Mais donner des ordres, ça, ça lui plairait.

Silence.

La vie c'est une question d'intelligence.
Les cours du soir, c'est l'avenir.
Je continue à apprendre.
Sans me laisser déranger.

15. Retour d'Amérique I

Charles : Il n'y a personne ?

Entre.

Pas le sens de l'accueil pour celui qui revient à la maison.
Tant pis.

J'ai parcouru toute la ville dans tous les sens.
J'ai laissé la bagnole. De ma vie je n'ai autant
aimé marcher à pied. Mais les gens me regardent. Les porcs.
Parcequ'ils me connaissent.

Mais pas un ne dit un mot.

Ils auraient tous voulu que ce soit moi.

Ça c'est sûr.

Mais non, Messieurs Dames, je regrette.

Avec un cambriolage, je ne peux pas vous rendre service.

Je crois à mon existence, car elle

me nourrit et bien.

Atout coeur ! en chocolat.

Silence.

Rien que des conserves, c'est pas chez maman qu'on aurait
vu ça.

Tout bien organisé, on pouvait reconnaître les jours
de la semaine aux plats sur la table.

Il rit.

L'enfance c'est le meilleur temps.

Le lundi des crêpes ou des épinards avec des frites.

Mardi du foie, des rognons, en tout cas avec du riz.

Mercredi des quenelles avec de la salade.

Ou du chou farci.

Rarement des chaussons aux pommes. Dommage.

Jeudi ? Merde, j'ai oublié.

Vendredi du poisson ou des beignets avec une crème à la
vanille.

Samedi des légumes selon saison et de la viande pas trop
chère.

Dimanche du porc et des pommes purée.
Si possible une salade de concombres.
Pas de surgelé. Fait maison. Toujours frais et
juste assez cuit.
Un délice mais ce temps est passé.
Pauvre maman !
Pauvre maman.
Merde.

Retour d'Amérique II

Marie entrant : Charlie !

Charles : P'tite soeur !

Ils s'embrassent.

Mieux vaut une p'tite soeur
que pas de femme du tout.

Marie souriant : Cochon. C'est bien que tu sois de nouveau là.
Ça ne va pas bien du tout.

Charles : C'est toi qui le dis, qu'est-ce que je devrais dire moi ?

Marie : Lis. Du Léo.

Charles lit la lettre : il ne peut pas se lier par mariage
à une famille comme la nôtre.
Comme si nous étions des criminels.
Le salop.
Mais qui est donc venu comme un cheveu sur la soupe ?
Lui ou nous ?
Monsieur l'inspecteur stagiaire, le crétin.

Marie : J'étais justement chez lui avec Pierre Hutschinger.
Il l'a menacé, parcequ'il m'aime.
Mais le Léo sort avec Fanny Hapfinger,
le père est Conseiller d'Etat, tu sais.
Et maintenant il n'a plus peur le porc.

Charles : Merde, tu as encore l'enfant ?

Marie : Oui. Silence.

Charles : Ça va être notre fête.
La mère est morte.
Le fils accusé de vol
et la fille a un enfant illégitime.
Comme chez les romanichels.

Marie : C'est con tout ça.

Charles : Allons habiter à Munich.
Augsbourg c'est de la terre brûlée pour nous.
Munich c'est mieux.

Marie : Mais seulement Munich, Hambourg ou Berlin.
Partout ailleurs, c'est pareil.
Pour Petra Schürmann un enfant illégitime
c'est une publicité pas chère.

Pour moi c'est un
boulet dans l'avenir.

Charles : S'il t'aime, le Pierre n'a qu'à t'épouser.

Marie : Il dit qu'il m'aime. Il veut aussi m'épouser.
Mais pas directement.

Silence.

Il faut le comprendre.

Il dit qu'il
ne veut pas
épouser la mère
d'un enfant qu'il
ne connaît pas.

Ça
sentimentalement
il ne peut pas.

Qu'il dit.

D'abord il faut que le Léo
par un mariage avec moi
soit humilié.

Qu'il dit.

Après il
me prendra.

Après ça
va.

Charles : Compréhensible.
S'il est un homme
il a ses
sentiments.
Rien à dire.

Marie : Il faudrait l'attendrir.
Lui prouver qu'il ne voit pas assez
le prix, actuellement, de l'amour et que
c'est plus que de l'amour.
De la soumission ou quelque chose.

Charles : C'est sûr.

Silence.

Je vais à Munich.

Marie : Alors que tu es innocent.

Charles : On ne peut rien s'acheter avec l'innocence.
Ma liste de clients est foutue.
Tu crois
qu'il y a encore un client
qui ne sait pas ce qu'il y a eu avec moi ?
"Alors vous n'êtes pas en prison ?" - "Non.
Vous n'avez pas lu que c'était une erreur ?"
"J'ai seulement lu que vous
aviez été arrêté."
"Vous auriez dû lire la suite aussi, à savoir qu'ils
m'ont relâché. Parce que je suis innocent."
"Ah bon, c'était sans doute imprimé petit,
je ne vois rien sans lunettes."

Et même si on me croyait que je suis innocent :
Celui qu'on a soupçonné un jour, on le soupçonnera encore.
Il n'y a pas de fumée sans feu, dit le proverbe !
Je vais à Munich où personne ne me connaît et je
recommence à zéro. C'est dur mais c'est raisonnable.

Marie : Dans ta profession.

Charles : Tu l'as dit.
Un représentant a besoin d'anonymat.
Sinon il est invendable.

16. Le cabinet des ombres

Papa entre : Me voilà.
Monsieur mon fils.
Tu as retrouvé le chemin de la maison,
après toute la honte.

Charles : Salut, papa !

Papa : Bonsoir, tous les deux.

Charles : Hier ils m'ont laissé sortir, à Munich.
Aujourd'hui me voilà.
On ne peut pas aller plus vite.

Papa : Bonsoir.
Il faut que je te dise quelque chose qui
n'est pas agréable, mais
j'ai payé tes dettes.
C'est tout ce que j'ai à dire.

Charles : La maison vous envoie ses remerciements.

Papa : C'est mieux que d'avoir mauvaise conscience.
Je te l'dis. Et maintenant ?

Charles : Te fais pas de soucis.
Je vais à Munich.
Bientôt.

Papa : C'est ce qu'il y a de mieux à faire.
Ici c'est fini pour toi.

Charles : Je sais. Silence.
Ça c'est un accueil pas très délirant.
Alors que je viens directement du ciel de l'innocence.

Papa : Depuis que la maman est morte,
c'est calme dans la maison.

Charles : Mes sincères condoléances, même après coup.

Papa : Tu as déjà été au cimetière ?
Sûrement pas.

Charles : Et comment.

- Papa : C'est une consolation qu'on a encore pu avoir
une petite place pour une tombe près de la forêt.
Elle est maintenant couchée là et elle est contente.
Vous m'y mettez, moi aussi.
La partie neuve du cimetière est sinistre.
On l'a mise à 2 mètres 30 de profondeur.
Avec intention.
A 1 mètre 80 on peut encore mettre quelqu'un.
Ça c'est moi.
- Charles : Comme tu veux.
Promis.
- Papa : Dommage que tu n'aies pas pu le voir.
L'enterrement.
Au moins 300 personnes.
Un cortège de fête, pour ainsi dire.
Ils nous ont regardé avec de grands yeux, ta soeur et moi!
Pas croyable !
Comme si
j'étais Heinz Rühmann.
On peut le dire, on était
la sensation du jour.
Voilà ce que tu nous as fait.
- Charles : Moi je m'en lave les mains, je suis innocent !
La police, c'est un vrai massacre !
- Papa : Si tu n'avais pas été connu en ville
comme un chien galeux,
avec tes dettes, et coetera,
ça ne serait pas arrivé que la police
pense à toi.
Ceux-là ne pensent qu'à
ce que tout le monde voit.
- Charles : La poisse !
- Papa voyant la lettre : Une lettre pour moi ?
- Marie : Si tu veux.
- Papa lit : Ça c'est du propre.
Ce cochon devant l'Eternel.
Je n'en savais rien de tout ça.
- Marie : Et en plus j'ai un enfant de lui.
- Papa : Ah bon !
Avec vos sacrées têtes de cochons rien ne nous sera
épargné.
La maman elle a eu bien raison,
elle a choisi la meilleure part,
et elle est morte.
Si seulement j'étais allé au diable,
à sa place.
Silence.
Petite crétine.
- Marie : Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse.
Silence.

- Papa : Moi je ne m'occupe pas de l'enfant.
Ça je te l'dis, tu peux y compter.
Plutôt je prendrais un chien !
Ça c'est un enfant qui ne me regarde en rien.
- Marie : J'en fais mon affaire, t'occupe.
- Papa : Et avec quoi, si on peut demander ?
Ça ne vit pas d'amour et d'eau fraîche,
un enfant comme ça, mais
d'argent, comme tout le monde,
parceque c'est un être humain.
Tu n'as qu'à y aller voir dans une
pharmacie et regarder ce que ça coûte :
les aliments pour Bébé !
La nourriture spéciale durant l'allaitement, on a
besoin de ça
de nos jours où tout le monde a ça
sinon l'enfant est en retard.

17. Bilan

- Pierre entrant : Bonsoir tout le monde !
Salut à toi, Charlie, vieux farceur !
Moi je le savais depuis le début !
Le Charlie il est innocent !
Autant que moi.
- Marie : Moi aussi je le savais.
- Charles : Et de deux, merci.
- Papa : Moi j'ai payé tes dettes, c'est suffisant.
217 marks.
- Charles : Encore nos remerciements !
- Pierre : Je viens de parler avec le Léo.
Mon père fera tout ce qu'il pourra.
Mais je ne sais pas.
Il veut épouser la Fanny Hapfinger.
Comment ça finira, seul Dieu le sait.
Il a été dégueulasse, alors que ça n'était pas nécessaire.
- Charles : Un porc.
- Pierre : Oui.
Il ne t'épousera pas, ça au moins c'est clair.
Silence.
- Marie : Et pourquoi toi tu ne m'épouses pas ?
- Pierre : Allons, comment peux-tu encore demander ?!
- Marie : Alors je me suicide. Silence.
Emmène-moi à Munich, Charles !
- Charles : Munich est grand.
Là il faudra que je tienne d'abord moi-même sur mes
jambes.
Après tu pourras venir.

Marie : Papa, tu oublies que je suis ta fille !

Papa : Tu ne peux pas compter sur moi.
Un enfant illégitime, je ne le vois même pas,
parceque pour moi ça n'existe pas.
L'éducation !
Qui suis-je donc ?
Je ne peux pas sortir de ma peau.
Et cordonnier c'est un métier
qui meurt irrémédiablement.
J'ai fait une annonce dans le journal,
pour me remarier.
Il le faut.
L'âge vient et un veuf sans reproche,
ça marche.
Je pense à moi et je survis.

Marie : Je te serais tout-à-fait soumise, Pierre,
si tu me prends pour femme,
toute cette comédie me dépasse.
D'une façon impitoyable.

Pierre : Et que dirait mon père.
Vu les circonstances.

Marie : Le Léonard il ne me veut pas non plus.

Pierre : Sombre histoire.

Silence.

Marie : Alors -

Papa : - tu te suicides.
Air connu et rabâché.
On fait une partie de skat, ces messieurs ?

Charles : C'est pas déplacé ?

Pierre : Pourquoi ?
Il n'y a que le Léo qui manque et c'est bien fait pour lui,
on joue à trois c'est bien mieux.

Papa : Pas d'excuses.
Je donne.

Il le fait, ils commencent à jouer.

Marie : Et moi ?

Pierre : Tu regardes.

Marie sort, désespérée.

Papa, Pierre et Charles jouent un moment.

Marie revenant : Pour que vous le sachiez :
Je me suis empoisonnée.

Silence.

Papa,
Charles,
Pierre

Je me suis empoisonnée !

Silence.

Je me suis vraiment empoisonnée !
Elle crie : Au secours !

Papa : Joue pas la comédie.
Marie : Au secours !
Un suicide,
auquel je ne survivrai pas !
Police,
du secours !
Appelez tout de suite le 111
Police-Secours !
Charles : Police-Secours c'est le 112 !
Marie veut dire quelque chose, n'y arrive pas.
Pierre : D'abord faut être morte,
après on te croit !
Ils rient. Silence.
Va chercher de la bière, ça vaut mieux.
Repos.
Marie : Oui. Elle sort.

FIN

Moi-même
je suis bouleversé
par Klara -
comme on la chasse
du monde
des vivants

Friedrich Hebbel

ACTE PREMIER

1. Mariage

Tout à fait

Marie : Vachement moderne.

Maman, souriant : Ça me va ?

Marie : Moi Ça m'irait aussi.

Maman : C'est à moi.

Marie : Raccourcir un peu et ça m'irait. *Un peu raccourcie et ça m'irait*
"Dernier cri : la mode grand'mère" *"Le dernier cri de la mode de grand-mère"*
c'est connu. *comme on sait*

Maman : Alors que je suis ta mère.

Marie : Qu'est-ce que ça fait ?
Vachement chic.

Maman : Ça a été la mode dix fois déjà. *Ça été à la mode 10 fois déjà*
Souriant : On n'a rien inventé ! *pas à la mode*

Marie : Tu me la donnes ? *Tu me l'offres ?*

Maman : Il y touches pas à ma robe de mariage *ma robe*
Je la mettrai à mon enterrement.

Marie : En attendant tu me la prêtés !

Maman : Touche pas je t'ai dit. *Touche pas à ça*
Je la mettrai dans ma tombe. *mon cercueil*
Tu dois respecter des dernières volontés. *ton dernier vœu, il faut que*
Et tu feras bien attention qu'on ne me mette rien d'autre
quand je serai morte. *Surtout, ne me fais rien mettre d'autre*
et que je ne pourrai plus me défendre. *une fois que*

Marie : Quand je serai morte ils peuvent me mettre en blue-jeans
dans la tombe si ça leur plaît.

Je me fous complètement de quoi j'ai l'air *quand on pourra plus me regarder. elle regardé*

Maman : Toi peut-être, parce que t'as pas de sentiment. *putin*

Moi pas.

Moi je sais.

ce qui se doit ! *ce que je me dois !*

Secoue la tête

Pas croyable tout ce qu'ils veulent vous prendre. *ou veut*

Ces enfants, Et sont envieux.

Silence. *et là*

Cette robe est mon plus beau souvenir

et ça elle

personne ne doit y toucher *il a le droit de y mettre la main*
sauf moi.

Elle range la robe.

Cui. Ça va pourras me la mettre

quand je ne serai plus là *une fois que je n'y serai plus*

et que je serai dans le royaume des ombres.

Fait oui de la tête

Oui saft *m*

quand elle sera dans le royaume des ombres